



Journal de la Société des Océanistes

120-121 | Année 2005
Ethnoécologie en Océanie

Comment apprendre à dialoguer avec les « natures » papoues : aperçu de la contribution scientifique de Peter Dwyer

Florence Brunois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/301>

DOI : 10.4000/jso.301

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 5-9

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Florence Brunois, « Comment apprendre à dialoguer avec les « natures » papoues : aperçu de la contribution scientifique de Peter Dwyer », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 120-121 | Année 2005, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/301> ; DOI : 10.4000/jso.301

Comment apprendre à dialoguer avec les « natures » papoues : aperçu de la contribution scientifique de Peter Dwyer

par

Florence BRUNOIS*

RÉSUMÉ

Cet article illustre brièvement quelques traits saillants du parcours et de la démarche scientifiques de Peter Dwyer. Il met en valeur la richesse, la rigueur comme la portée innovatrice de sa recherche consacrée durant plus de vingt-cinq ans à une meilleure compréhension des relations que les sociétés papoues entretiennent avec leur environnement.

MOTS-CLÉS : animaux, classification, ethnoécologie, expérience, relation, contexte, imaginaire, Papouasie, Nouvelle-Guinée

Suivre pas à pas la démarche de Peter Dwyer est un chemin incontournable pour tout ethnologue s'intéressant aux relations que nouent les populations papoues avec leur environnement. Non qu'il ait été le seul, bien sûr, à s'atteler à cette problématique. Mais à l'image de Ralph Bulmer, sa générosité intellectuelle l'a conduit à formuler certaines des plus « intelligentes questions que l'anthropologie de la Papouasie devait poser à la nature » (André G. Haudricourt, communication personnelle). Sa quête fut d'ailleurs insatiable. Il faut de l'endurance pour suivre la trajectoire de Peter Dwyer : il marche comme un homme de la forêt, c'est-à-dire comme un homme engagé. Ainsi, sans répit de 1972 à 1996, il arpenta les montagnes anthropogéniques des

ABSTRACT

This article briefly illustrates some of the outstanding features of Peter Dwyer's scientific approach and experiences. It highlights the richness, the rigor and also the innovative character of his research devoted over more than twenty five years to better understanding the relations linking Papua societies to their environment.

KEYWORDS: animals, classification, ethnoecology, experience, relations, context, imagination, Papua, New Guinea

Hautes Terres de la Papouasie à plus de 2 000 m d'altitude, puis la forêt tropicale des Basses Montagnes du mont Sisa, la forêt des Piedmonts de l'est du mont Bosavi et, finalement, la forêt des Basses Terres de la région du Strickland à moins de 80 m au dessus du niveau de la mer ! Son parcours scientifique s'assimile à une véritable traversée du continent papou. Cependant, elle ne procède pas d'un hasard géographique. L'axe emprunté, qui le mène à vivre¹ effectivement auprès de quatre sociétés distinctes, les Rofaifo Siane, les Etolo, les Bedamuni et les Kubo, est bien sûr celui des variations de l'altitude. En effet, en déclinant des configurations nettement variées de la biodiversité, l'axe altitudinale offrait à Peter Dwyer autant de

1. Seul puis accompagné par l'anthropologue Monica Minnegal.

* UMR 5145 CNRS/MNHN/Paris VII, brunois@mnhn.fr

contextes environnementaux différents pour étudier l'expérience de l'écologie des autres, pour comparer la diversité des dialogues que les hommes sont susceptibles de nouer avec leur milieu et d'en préciser les variantes comme l'étymologie de leur vocabulaire. « Écologie... expérience... relations... contexte », autant de termes chers à Peter Dwyer et sur lesquels je voudrais revenir pour illustrer brièvement quelques traits saillants du paysage que dessine son parcours scientifique ; un parcours qui s'est assimilé à mes yeux à un apprentissage de la manière de dialoguer avec les natures papoues.

À chaque société ses animaux

L'étude de l'emprise taxonomique populaire sur le monde vivant marque son entrée dans l'anthropologie de la Nouvelle-Guinée. Sa contribution sera décisive. Fort de sa formation de zoologue, spécialiste de l'écologie et de l'évolution, il sera à même d'aborder la pensée classificatoire selon une perspective doublement comparative. Dans un premier temps, son analyse s'attachera à comprendre les processus présidant aux classifications des animaux chez les Rofaifo Siane. Son but n'est pas de révéler comme Ralph Bulmer « les croyances mystiques s'incrétant dans la pensée classificatoire » (1968 : 350), mais de dégager sa logique intrinsèque. Le système taxonomique est pensé comme un objet d'étude en soi. Cependant, son approche va se distinguer des études précédentes. Tout d'abord, elle cherchera à appréhender les structures taxonomiques sur la base des seules entités populaires, c'est-à-dire sans référence préétablie ou, pour reprendre son expression, « sans respect à la hiérarchie et à la nomenclature occidentale » (Dwyer, 1976 : 425). Enfin, elle empruntera l'axe analytique opposé à celui usuellement utilisé par les ethnobiologistes anglosaxons. En effet, à la différence de ces derniers qui débutent leur analyse à partir des rangs taxonomiques supérieurs pour progressivement atteindre les catégories de plus bas niveaux, son point de départ sera celui des espèces locale ou « spécièmes » (Bulmer, 1974) pour atteindre progressivement les niveaux plus inclusifs. Les résultats de cette approche inversée, dissociant volontairement les questions relevant de la perception de celles relevant de la cognition (en n'opposant aucun a priori), seront éloquentes. Non seulement ils confirmeront la flexibilité et l'élasticité des systèmes taxonomiques et, en cela, contrediront le statut cognitif universel des catégories proposé par Brent Berlin, mais ils infirmeront également

sa hiérarchie statique et formelle en mettant en lumière certains principes gouvernant la dynamique évolutive des catégories et de leur hiérarchie au sein d'un même système classificatoire (Dwyer, 1976a ; 1976b ; 1979 ; 1983 ; 1984b). Pour le citer, il constate que « les catégories aux référents connotatifs sont plus enclin à s'élever dans les rangs supérieurs que les catégories aux référents dénotatifs » (Dwyer, 1979 : 15). Cette conclusion en appellera une autre tout aussi fondamentale et toujours d'actualité d'ailleurs : le processus de métaphorisation est à l'origine de la catégorisation abstraite. Mais, Peter Dwyer le précise aussitôt, les différents schèmes gouvernant ce processus métaphorique – lesquels relient les catégories entre elles –, ne peuvent se comprendre que resituer dans le contexte dans lequel ils prennent place car « les catégories et leurs relations sont incorporées dans la fabrique de la culture, elles sont parties intégrantes de l'acte d'exister » (Dwyer, 1976 : 425) car, poursuit-il, « si différents groupes de gens peuvent percevoir les mêmes entités dans la nature, quand ils classent ces entités, ils imposent leur ordonnancement du monde » (Dwyer, 1976 : 434). Or « les taxonomies enregistrent ces ordonnancements : ils émergent des interactions entre les hommes et le monde » (Dwyer, 1976 : 433). Voilà clairement exprimé, le point central du second volet comparatif de son analyse taxonomique consacré dans un article au titre évocateur *Other People's Animals* (Dwyer, 1984b). En effet, comparant les systèmes classificatoires Rofaifo Siane, Etolo et scientifiques, Dwyer ne se contente pas de relativiser l'approche taxonomique en nous montrant combien les taxonomies populaires ne traduisent pas un ordre naturel indépendant de celui de la culture, il précise les modalités gouvernant l'interférence entre le contexte socio-écologique et le système classificatoire. Et ces modalités sont d'ordre relationnel, elles nous parlent d'engagement. Sa comparaison lui permet en effet de dresser un continuum mettant en corrélation la plus ou moins grande intensité des relations qu'entretiennent les humains avec les êtres à classer et la plus ou moins grande profondeur hiérarchique de leur classification. La taxonomie très superficielle des Etolo du mont Bosavi traduirait ainsi leur engagement quotidien dans la forêt où ils y puisent l'ensemble de leurs moyens de subsistance, tandis que la classification des Rofaifo Siane et, au-delà, celle des Occidentaux, de plus en plus hiérarchisée et donc abstraite, traduirait la mise à distance de ces sociétés avec les êtres à classer, soit leur désengagement. Cet article des plus innovateur et paradoxalement si

peu cité, renferme à mes yeux les prémisses de sa réflexion comparative sur les conceptions de la nature illustrée dans son article *The Invention of Nature* (Dwyer, 1996) ; nous y reviendrons. Cette contribution sera d'ailleurs la dernière vouée à la pensée classificatoire. Fort de cette conclusion, Peter Dwyer va désormais se consacrer à l'ethnoécologie, c'est-à-dire aux relations liant les hommes à leur environnement, bref au contexte dans lequel s'inscrivent et s'élaborent les savoirs et savoir-faire écologiques des autres.

L'ethnoécologie ou l'écologie expérimentée par les autres

Pour comprendre sa démarche, il est nécessaire de comprendre ce qu'il entend par ethnoécologie et, pour ce faire, il est nécessaire de se référer à l'approche de l'écologie occidentale. En effet, à la différence de cette dernière qui impose sur les autres sa propre vision de l'écologie – en l'occurrence sa dichotomie entre organismes et environnement –, l'ethnoécologie de Peter Dwyer a pour but de restituer l'écologie expérimentée par les autres². Elle a pour finalité de restituer leur expérience écologique et celle des relations qu'ils entretiennent avec les composantes de leur monde. Cette précision épistémologique est bien sûr fondamentale pour saisir l'étonnante rigueur dont il fera preuve pour saisir ces expériences singulières. Dans la volonté de ne pas apposer un a priori scientifique, Peter Dwyer va prôner une approche fondamentalement pluridisciplinaire, car son but ultime est de dégager, de la « matière écologique » observée, la part idéale présidant aux relations que nouent les sociétés avec leur milieu et, au-delà, leur conception originale de la nature. La tâche est bien sûr plus complexe. En ne préjugant pas d'une frontière entre les hommes et les autres, Peter Dwyer devra étudier simultanément humains et non-humains. Ses nombreux articles « zoo-éthologiques » consacrés aux mégapodes (Dwyer, 1981), aux echidnés (Dwyer, 1980), aux rongeurs (Dwyer, 1978b) et à leurs relations symbiotiques avec les plantes forestières (1984a), au tempérament social des chauves-souris (Dwyer, 1971), ou encore aux casoars (Dwyer et Minnegal, 1992), illustrent ce parti pris. Son intention n'est pas de dresser limitativement une image naturaliste des êtres forestiers, mais de cerner, sur la base de leur étude exhaustive, l'incidence éventuelle qu'exercent ces acteurs sur l'appréhension et les pratiques qu'en ont les humains (Dwyer,

1978a ; Dwyer et Minnegal, 1990, 1992 ; Minnegal et Dwyer, 1997).

D'ailleurs, c'est avec ce même souci de garder « les pieds sur terre » pour mieux isoler ce qui relève de l'imaginaire qu'il abordera les activités de subsistance. L'objet de ses études est aussi divers que varié. En effet, Peter Dwyer part du principe que si les relations forment le monde, ce sont les interactions qui (re-)produisent les relations. Donc, toute interaction est bonne à étudier pour penser le monde des autres, et ce, quelle que soit l'identité de l'être avec qui les hommes entrent en interaction. Cependant, ses relevés quantitatifs seront si précis et occuperont une place si considérable dans son raisonnement que certains aimeront à qualifier ses contributions de « matérialistes ». Il est vrai que Peter Dwyer aime compter, tout compter, « c'est comme une drogue », nous confie-t-il. Mais comment peut-on reprocher un tel vice ? Loin d'apporter une vision réductrice des rapports hommes-environnement, cette matérialité écologique nous parle au contraire de la manière d'être au monde et, surtout, de l'indivisibilité des relations formant ces mondes. C'est pourquoi la densité des bananiers au sein des jardins kubo évoque les échanges de nourriture prévenant les attaques de sorcellerie (Dwyer et Minnegal, 1993) ; les cinq cent heures de chasse vécues auprès des Rofaifo Siane démentent le déterminisme famélique et offrent les plus belles pages « amazoniennes » sur les activités cynégétiques papoues (Dwyer, 1974) ; l'exploitation du palmier sagoutier, sa physiologie comme sa densité dans les marécages des Basses Terres nous affranchissent du préjugé socio-écologique selon lequel survivre en forêt tropicale nécessite le développement de l'horticulture (Dwyer et Minnegal, 1991). Et que dire finalement des relevés concernant le système rotatif des jardins etolo et du rôle dévastateur des cochons ? Consacrés dans son ouvrage *The Pigs that Ate the Garden* (Dwyer, 1990), ils nous démontrent avec finesse combien les humains sont les acteurs à part entière de leur écologie, combien ils interagissent pleinement sur leur monde. Les Etolo ne subissent pas la gourmandise dévastatrice des cochons, ils les laissent volontairement « manger » leur jardin pour provoquer une nouvelle migration des plantes horticoles et, consécutivement, une autre configuration de leurs propres relations sociales. Considérant de telles conclusions, il paraît bien difficile de qualifier la recherche dwyerienne de matérialiste !

2. Une démarche scientifique qu'il observait déjà dans sa recherche sur les chauves-souris comme l'illustre son article intitulé *What Caves Mean to Bats* (1969).

L'invention de la nature

C'est d'ailleurs sur la base de ces analyses rigoureuses que Peter Dwyer va être à même de mener une comparaison raisonnée des conceptions de la nature rofaifo siane, etolo et kubo et, surtout, de dégager dans son article *The Invention of Nature* une hypothèse expliquant leur différence. Pour se faire, il met en rapport le degré d'intensification des modes d'exploitation du milieu avec l'occupation spatiale du monde invisible au sein de l'espace territorial de ces trois sociétés. Peter Dwyer constate une corrélation entre ces deux variables : là où l'appropriation sur la nature est faible, comme chez les Kubo, l'espace des esprits est littéralement coextensif à celui des humains ; là où elle est d'intensité moyenne, l'espace spirituel s'insère à des places multiples mais définies dans celui occupé par les hommes ; enfin, là où l'exploitation est intensive, comme chez les Siane, l'espace spirituel se voit confiner à la périphérie du territoire tribal. Ces résultats confortent bien sûr les résultats issus de sa comparaison des classifications, lesquels, je le rappelle, démontraient également une corrélation entre la plus ou moins grande intensité des relations aux êtres à classer avec la plus ou moins grande abstraction des classifications. Aussi, fort de cette correspondance, il nous soumet sa logique explicative ou plutôt évolutive des conceptions de la nature : plus l'homme instaure une distance avec les autres, ici les esprits, plus il intensifie son appropriation sur le monde vivant, plus la nature émerge comme une métaphore, « une invention humaine ». En d'autres termes, à une continuité affirmée entre le monde visible et invisible suivrait une rupture ontologique et l'émergence de la dichotomie nature/culture. La proposition est très séduisante. Cependant, une question subsiste, celle-là même que Peter Dwyer soulève dans son article : « la nature dit-elle, se transforme. Mais où précisément réside le moment de la transformation ? » (1996). Les Kubo lui apporteront bientôt un élément de réponse.

L'imaginaire au cœur de la dynamique des contextes socioécologiques

La question des transformations socioécologiques a toujours fait partie intégrante de la recherche de Peter Dwyer car, pour ce scientifique, si les relations forment le monde, le contexte

de ces interactions est par essence non statique³. Celui-ci peut se transformer et donc modifier les relations, par l'intervention d'acteurs exogènes tels les missionnaires, les compagnies d'exploitation minière, les changements climatiques, l'introduction de nouvelles espèces (Minnegal et Dwyer, 1999, 2000 ; Dwyer et Minnegal, 2000), mais aussi et sans contradiction, il peut se voir transformer par la société elle-même. Peter Dwyer le répète, l'homme est un acteur, il interagit sur le monde, son monde. Et ce n'est certainement pas les Kubo qui démentiront un tel pouvoir d'action. Les Kubo préciseront même les processus par lesquels ils transforment leur propre contexte (Dwyer et Minnegal, 1998). Isolée dans la forêt marécageuse des Basses Terres du Strickland, la petite population qu'ils forment ne connaît ni missionnaire, ni compagnie minière ou forestière, ni davantage des représentants de l'État papou. Leur vie quotidienne et leur manière d'être au monde semblent donc peu perturbées par la modernité. Et, pourtant, des changements interviennent sur leur propre initiative : ils organisent différemment leur mode de subsistance, ils modifient leur mobilité spatiale et bientôt leur ethos. Étonnants bouleversements alors que rien ne se passe concrètement, matériellement pourrait-on dire. En fait, c'est à un autre niveau qu'il faut chercher « l'intrus » perturbateur afin de comprendre pourquoi et comment les Kubo modifient sensiblement leur contexte. Car, une intrusion exogène est bien parvenue à pénétrer l'univers des Kubo : une rumeur colportée par les tribus voisines concernant l'exploitation minière d'Ok Tedi où, faut-il le préciser, les Kubo ne se sont jamais rendus. Mais qu'importe si la rumeur est juste ou non : elle participe comme alimente leur imaginaire ! Aussi, cette population à qui rien n'arrive et qui attend que tout arrive, anticipe les transformations que la venue des exploitants serait susceptible de provoquer selon elle. Les Kubo explicitaient ainsi une des clés du mystère : ils transformaient leur expérience écologique par le seul pouvoir de l'imaginaire...

Peter Dwyer a aujourd'hui quitté le continent et la forêt de la Papouasie Nouvelle-Guinée. Non qu'il ait mis un terme à sa recherche, bien au contraire ! Il l'enrichit d'une toute nouvelle expérience de l'écologie des autres : l'Océan habité, pratiqué, parlé, pensé et imaginé par les pêcheurs australiens du Lac Entrance. Sa quête scientifique est décidément insatiable.

3. Ce qui semble bien « naturel » pour un zoologue spécialiste de l'évolution.

BIBLIOGRAPHIE

- BULMER Ralph, 1968. Worms that Croak and Other Mysteries of Karam Natural History, *Mankind* 6, pp. 621-639.
- , 1974. Folk Biology in the New Guinea Highlands, *Social Science Information* 13, pp. 9-28
- DWYER Peter, 1969. What caves mean to bats. *Newsletter of the University of Queensland Speleological Society* 8, pp. 4-10.
- , 1971. Are bats socially conservative?, *Fauna: the Zoological Magazine* 1, pp. 31-35.
- , 1974. The price of protein: Five hundred hours of hunting in the New Guinea highlands, *Oceania* 44, 4, pp. 278-293.
- , 1975. Observations on the breeding biology of some New Guinea murid rodents, *Australian Wildlife Research* 2, pp. 33-45.
- , 1976a. An analysis of Rofaifo mammal taxonomy, *American Ethnologist* 3, pp. 425-445.
- , 1976b. Beetles, butterflies and bats: Species transformation in a New Guinea folk classification, *Oceania* 46, 2, pp. 188-205.
- , 1978a. Rats, pigs and men: Disturbance and diversity in the New Guinea highlands, *Australian Journal of Ecology* 3, pp. 213-232.
- , 1978b. A study of *Rattus exulans* (Peale) [Rodentia: Muridae] in the New Guinea highlands, *Australian Wildlife Research* 5, pp. 221-248.
- , 1979. Animal metaphors: An evolutionary model, *Mankind* 12, 1, pp. 13-27.
- , 1980. *Habomi ae etolo*: A footnote to monotreme taxonomy, *Mankind* 12, 4, pp. 348-350.
- , 1981. Two species of megapode laying in the one mound, *The Emu* 81, 3, pp. 173-174.
- , 1983. Naming mammals in Papua New Guinea: A plea for inconsistency, *Science in New Guinea* 10, 2, pp. 78-88.
- , 1984. From garden to forest: Small rodents and plant succession in Papua New Guinea, *Australian Mammalogy* 7, pp. 29-36.
- , 1984/85. Other people's animals: Two examples from New Guinea, *Search* 15, 11-12, pp. 321-327.
- , 1990. *The Pigs that Ate the Garden: A Human Ecology from Papua New Guinea*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- , 1996. The Invention of Nature, in E. R. Ellen and K. Fukui (eds), *Redefining Nature: Ecology, Culture and Domestication*. Oxford, Berg, p. 186.
- DWYER Peter et MONICA MINNEGAL, 1990. Yams and megapode mounds in lowland rain forest of Papua New Guinea, *Human Ecology* 18, 2, pp. 177-185
- , 1991. Hunting in lowland tropical rainforest: Towards a model of non agricultural subsistence, *Human Ecology* 19, 2, pp. 187-212.
- , 1992. Cassowaries, chickens and change: Animal domestication by Kubo of Papua New Guinea, *Journal of the Polynesian Society* 101, 4, pp. 373-385.
- , 1993. Banana production by Kubo people of the interior lowlands of Papua New Guinea, *The Papua New Guinea Journal of Agriculture, Forestry and Fisheries* 36, 1, pp. 1-21.
- , 1998. Waiting for company: Ethos and environment among Kubo of Papua New Guinea. *Journal of the Royal Anthropological Institute* 4, pp. 23-42.
- , 2000. El Niño, Y2K and the short fat lady: Drought and agency in a lowland Papua New Guinean community, *Journal of the Polynesian Society* 109, 3, pp. 251-272.
- MINNEGAL Monica et Peter DWYER, 1997. Women, pigs, God and evolution: Social and economic change among Kubo people of Papua New Guinea, *Oceania* 68, pp. 47-60.
- , 1999. Re-reading relationships: Changing constructions of identity among Kubo of Papua New Guinea, *Ethnology* 38, 1, pp. 59-80.
- , 2000. Responses to a drought in the tropical lowlands of Papua New Guinea: A comparison of Bedamuni and Kubo-Konai, *Human Ecology* 28, pp. 493-526.

